

© 05.03.2020, 16:00

L'une des dernières survivantes d'Auschwitz raconte l'horreur des camps de la mort

PREMIUM



Sur le bras gauche de Ginette Kolinka, la marque indélébile du nazisme: le numéro de matricule 78599. Carole Lauener

TÉMOIGNAGE Ginette Kolinka, l'une des dernières survivantes d'Auschwitz, était de passage à Bienne pour témoigner des horreurs subies dans ce camp d'extermination nazi. Des élèves du Jura bernois âgés de 14-15 ans ont pris sur leur samedi après-midi pour aller l'écouter en nombre.

A 95 ans – elle les a fêtés le 4 février dernier – Ginette Kolinka a un emploi du temps étonnamment chargé pour une dame de son âge. Elle était samedi de passage à Bienne pour une unique intervention en Suisse. La veille, elle témoignait encore de son vécu de victime du nazisme auprès de collégiens français.

L'aula de la Haute Ecole pédagogique était trop petite pour accueillir tous les élèves francophones en dernière année de scolarité obligatoire (11H) venus l'écouter. Aucune obligation de présence ne leur était pourtant imposée. Il a fallu répartir le public dans deux autres salles où la rencontre était diffusée en vidéo-projection.

C'est dire l'intérêt qu'a suscité cette manifestation, organisée conjointement par l'ambassade de France en Suisse et l'Office cantonal de l'école obligatoire et du conseil. Devant un parterre de près de 500 personnes, jeunes, enseignants et accompagnants, Ginette Kolinka a déroulé sa page d'histoire personnelle. De sa jeunesse à la libération des camps, il y a 75 ans.

Les yeux constamment fermés, comme pour mieux se replonger dans ses souvenirs, elle a entamé le récit de sa vie, transportant le public dans les années 1940. «Cela nous ramène loin dans le passé, mais, pour moi, c'était hier.» Silence concentré dans la salle.



De nombreux élèves de 11H du Jura bernois ont assisté à la conférence. Photo: Carole Lauener

Un beau jour de printemps, la Gestapo débarque...

Née dans une famille juive non pratiquante, Ginette Kolinka a grandi entourée de ses parents, de six sœurs et d'un petit frère. Malgré les humiliations et les restrictions imposées aux Juifs, la Française vit une jeunesse insouciance, «inconsciente du danger».

Confrontée à des conditions de vie qui se durcissent, sa famille reste malgré tout à Paris, persuadée que la France protégera les Juifs. Elle se décide finalement à rejoindre la zone libre, munie de faux papiers, et s'installe en Avignon. Un jour de mars 1944, «par une belle journée de printemps», la Gestapo débarque. Absentes du domicile, la mère et les sœurs de Ginette Kolinka échappent à l'arrestation.

La haine ne mène qu'à Auschwitz."

GINETTE KOLINKA, SURVIVANTE DU CAMP D'EXTERMINATION

Déportée un mois plus tard, à 19 ans, à Auschwitz-Birkenau avec son père, son frère et son neveu, Ginette Kolinka sera la seule à revenir vivante des camps. Elle a longtemps gardé le silence sur son histoire, mais depuis une vingtaine d'années, elle se rend dans les écoles ou accompagne des groupes jusqu'à Auschwitz pour que la mémoire se transmette, vive, et que personne n'oublie ce qui s'est passé là-bas. Dans ce camp de la mort, un million de Juifs ont péri sur les quelque six millions massacrés par le régime nazi.

Trop horrible pour y croire

Ginette Kolinka raconte avec précision, avec pudeur mais sans détour, l'horreur des camps d'extermination, même si «c'est impossible de décrire ce qu'Hitler, par haine, nous a fait subir». Elle évoque son arrivée dans le camp où, «honteuse», elle est obligée de se dévêtir.

«On m'a rasé les cheveux, les poils du sexe. Une femme m'a brutalement pris le bras et y a tatoué un numéro.» Désemparées tout comme elle, ses codétenues demandent des nouvelles de leurs proches, qui ont rallié le camp à bord de camions parce que trop fatigués ou trop âgés. On leur montre les cheminées d'où s'échappe une fumée. «Nous n'avons pas cru à cette vérité.»

A l'école, on aborde cette période de l'histoire. Mais en rencontrant quelqu'un qui l'a vécue, on comprend mieux, c'est plus touchant."

DIANA, ELISA ET SOLÈNE, TROIS ÉLÈVES DE MOUTIER

La rescapée d'Auschwitz-Birkenau, loin de s'apitoyer sur son sort, fait de son passé une force et une véritable raison de vivre. «Si, à 95 ans, je suis dans la forme que je suis, c'est parce que je fais tout ça.» «Tout ça», c'est ce travail de mémoire: depuis des années, Ginette Kolinka va à la rencontre des jeunes générations pour que l'histoire ne se répète pas.

Elle leur livre un message de paix et d'espoir sans s'appesantir sur le pire. Un récit sombre par sa teneur mais lumineux par sa portée: faire des jeunes des passeurs de mémoire, les prévenir des conséquences de l'intolérance et de toute forme d'ostracisme. «La haine ne mène qu'à Auschwitz», résume-t-elle, lapidaire.

A la sortie de la salle, après deux heures d'un récit chargé d'émotion et un échange nourri avec le jeune public, Diana, Elisa et Solène, trois écolières de Moutier, réalisent la portée du moment qu'elles viennent de partager avec l'une des rares rescapées de la Shoah encore vivante. «A l'école, on aborde cette période de l'histoire. Mais en rencontrant quelqu'un qui l'a vécue, on comprend mieux, c'est plus touchant.»

Nicole Hager, «Journal du Jura»

«MES SENTIMENTS, JE LES AI LAISSÉS À BIRKENAU»

Au terme du récit de Ginette Kolinka, le jeune public était invité à lui poser des questions. Il s'est prêté au jeu avec enthousiasme. Reflets de ces échanges, auxquels s'ajoutent nos questions.

Comment vous sentez-vous aujourd'hui?

Heureuse.

Éprouvez-vous de la haine à l'égard des Allemands?

Je fais une grande distinction entre les Allemands et les nazis. A l'heure actuelle, je peux croiser un Allemand sans le rendre responsable de ce qu'ont fait ses grands-parents ou arrière-grands-parents. Je prêche la tolérance, mais pas pour des gens comme les nazis.

Qu'est-ce qui vous a décidé à parler de votre vécu?

Au départ, j'ai voulu rendre service au président d'une association qui demandait à des déportés de raconter leur vécu à des collégiens qui se rendaient au camp de Birkenau. J'ai été appelée comme témoin. Cela fait une vingtaine d'années que je le fais.

Est-ce dur de témoigner?

Je n'ai jamais trouvé. Quand je raconte, c'est même assez bizarre, parce que je parle de mon père et de mon frère, assassinés par les nazis, sans avoir envie de pleurer. Mes sentiments, je les ai laissés à Birkenau.

Quand vous étiez là-bas, aviez-vous l'espoir de rentrer un jour chez vous?

Je vivais le présent sans être capable de penser au lendemain. Mon cerveau était vide.

Avez-vous mis longtemps à vous remettre des événements?

Non, parce que j'ai eu la chance de retrouver ma mère et mes sœurs, qui avaient échappé aux camps. Je suis revenue en très mauvais état, exténuée. A l'époque, j'imaginai que si ça devait recommencer et que j'avais eu un fils, je l'aurais tué de mes propres mains pour qu'il n'ait pas à vivre ce que j'ai vécu.

Vous vous adressez à des jeunes, principalement. Dans quel but?

Transmettre. J'espère qu'ils se souviendront de ce que je leur ai dit et qu'ils en parleront plus tard à leurs enfants et petits-enfants. J'espère aussi que quand ils entendront quelqu'un dire «Oh, les Juifs... oh, les noirs...», ils se rappelleront de moi et se mêleront à la conversation pour dire «Pourquoi vous dites ça?».

Vous craignez que l'histoire se répète?

J'espère que jamais de telles atrocités ne se répéteront. J'aime les gens, je ne peux pas croire qu'on puisse arriver à refaire des choses comme ça.

Vous venez d'avoir 95 ans. Vous comptez témoigner jusqu'à quand?

Jusqu'à ce que je ne puisse plus le faire (rires). Cela peut arriver à tout moment. Je suis tombée deux fois ces derniers jours, cela pourrait finir comme ça (rires).